UN

JEUNE HOMME

QUI NE FAIT RIEN

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires
de l'Empereur, le 3 avril 1861.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

Digitized by Google

31304

1

UN

JEUNE HOMME

QUI NE FAIT RIEN

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

PAR

ERNEST LEGOUVÉ
de l'Académie française

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

M DCCC LXI

Tous droits réservés

PERSONNAGES

MAURICE DE VERDIÈRE. . . .	M. BRESSANT.
M. DUBREUIL, commerçant.	M. LOUIS MONROSE.
VALENTINE, sa fille.	Mlle ÉMILIE DUBOIS.
OCTAVE, son fils.	M. WORMS.
THÉRÈSE, nourrice de Valentine. .	Mme LAMBQUIN.
UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe de nos jours, à Paris, chez M. Dubreuil.

Si je n'avais craint la disproportion d'un grand titre avec une petite pièce, j'aurais intitulé celle-ci : *l'École des Inutiles.* Mon dessein, en effet, a été, non pas comme l'ont cru quelques personnes, de donner aux pères le conseil de marier leurs filles à des hommes qui ne font rien, mais de montrer aux jeunes gens que leur naissance, leur grande fortune, les préjugés de leurs familles, parfois aussi de respectables opinions politiques, éloignent des fonctions civiles ou publiques, de leur montrer, dis-je, comment leur oisiveté peut être occupée, leurs loisirs féconds, leur inutilité... utile; combien de choses enfin ils pourraient faire en ne faisant rien.

Pour rendre mon idée plus sensible et plus propre au théâtre, j'ai essayé de la réaliser, je ne dirai pas dans un caractère,... le mot est trop gros pour la chose, mais dans un portrait de genre que l'on n'a pas encore, je crois, produit sur la scène, quoiqu'il en existe plus d'un modèle, et que j'appellerai le dilettante, l'amateur, le dégustateur. Qui de nous n'a rencontré quelqu'une de ces natures heureuses et ouvertes à tout, que la multiplicité même de leurs goûts et de leurs aptitudes rend impropres à la constance d'un état unique; *res alata,* comme auraient dit les anciens, êtres ailés, légers, mobiles, qui vont, qu'on me pardonne ce mot, qui vont flânant

dans les professions de tout le monde pour en cueillir la fleur, pour encourager ceux qui les exercent, et qui, dans notre ardente société où l'on ne voit que lutte, travail, rivalité, production, représentent, eux, la sympathie, la jouissance, l'enthousiasme, le goût. L'Évangile a dit : les lis ne filent pas, les lis ne travaillent pas; et cependant quels rois de la terre sont plus splendidement vêtus qu'eux? Ces paroles n'absolvent-elles pas un peu ces oisifs intelligents qui ont, eux aussi, le charme et le parfum, et surtout ceux qui, comme le personnage que j'ai voulu peindre, sont conduits, par une transition naturelle, de l'amour du beau à l'amour du bien, en arrivent par degrés à s'apitoyer sur tout ce qui souffre, comme ils s'enthousiasment pour tout ce qui brille, et s'élèvent peu à peu dans ces pures et hautes régions du monde moral où n'arrivent guère que les âmes qui ont pour seul objet d'admirer et d'aimer!

Tel quel, voilà mon héros : je le livre au public, moitié comme une réalité, moitié comme une fiction, ayant tâché de le faire assez vrai pour qu'on le reconnût, et assez idéal pour qu'on eût lieu de vouloir l'imiter; car enfin dans ce monde où chacun est si enchaîné, si acharné à ses propres affaires qu'il n'a tout juste que le temps de penser à lui, n'aurions-nous pas grand besoin de gens qui seraient assez de loisir pour pouvoir un peu penser aux autres?

2 avril 1861.

UN

JEUNE HOMME

QUI NE FAIT RIEN

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, donnant sur une terrasse. Portes latérales. Une table avec ce qu'il faut pour écrire. Un piano. Une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, THÉRÈSE.

MAURICE, entrant.

Monsieur Dubreuil?...

THÉRÈSE.

Il est chez lui.

MAURICE.

Peut-on le voir?

THÉRÈSE.

Dans un instant, Monsieur pourra vous recevoir,
Et voici le journal du jour.

Digitized by Google

MAURICE.

Je vous rends grâce,
Je vais examiner les fleurs sur la terrasse.

Maurice remonte sur la terrasse; Thérèse essuie les meubles au fond.

SCÈNE II.

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, à la cantonade, à gauche.

Je reviendrai ce soir; oui, je te le promets.

Il descend en scène.

Ce soir?... Hélas! ici reviendrai-je jamais?
Ce duel... On a beau n'en rien faire paraître,
Quand on se dit : ce soir je serai mort peut-être :
De son cœur à grand'peine on étouffe le cri...
Ce n'est pas qu'on ait peur, mais on est attendri.

Apercevant Thérèse.

Toi, ma vieille Thérèse? Où donc est Valentine...
Ma sœur?

THÉRÈSE.

Monsieur Octave, elle écrit, j'imagine,
Pour sa société de secours.

OCTAVE, souriant.

En effet.
Oh! c'est son grand souci!

THÉRÈSE, avec importance.

C'est de moi qu'elle a fait
Son fac... son fac...

OCTAVE.

Totum!

THÉRÈSE.

Totum! Nous autres vieilles,
Nous ne connaissions pas d'inventions pareilles :
Des filles de seize ans avoir des comités!
Présenter des rapports à des sociétés!
Présider! Être, enfin, membres de quelque chose!
C'est drôle, mais pourtant c'est gentil, et je n'ose
Rire de tout cela quand je vois votre sœur :
Avec quel dévouement, quels soins, quelle douceur!...

OCTAVE.

Assez! assez!

THÉRÈSE.

Comment, assez? Que je me taise,
Quand c'est pour la vanter que je parle!

OCTAVE.

Oui, Thérèse!

THÉRÈSE.

Vous m'arrêtez, au lieu de me dire merci!

OCTAVE.

C'est étrange, il est vrai, mais pourtant c'est ainsi.
Il est, il est des jours où l'on ne peut entendre
Louer ceux qu'on chérit d'affection trop tendre;
Et ces jours-là, tu vas ouvrir de bien grands yeux,
Thérèse, sont les jours qu'on les aime le mieux.

THÉRÈSE.

Mais cependant...

OCTAVE, apercevant Maurice qui est descendu en scène.

Silence! Eh! monsieur de Verdière,
Qu'à Baden, cet automne, a rencontré mon père!

MAURICE.

Et qui vous prie ici, monsieur, du fond du cœur,
D'achever l'entretien commencé.

OCTAVE.

Sur ma sœur?
Vous la connaissez donc?

MAURICE.

Un peu! Puis j'ai de même
Une sœur de seize ans, et que j'aime!... que j'aime
Autant que vous aimez la vôtre! de façon
Que je ne puis jamais entendre ce doux nom,
Sans que devant mes yeux soudain paraisse et brille
Tout ce que représente au sein d'une famille
En grâce, en poésie, en vertus, en bonheur,
Cet être ravissant qu'on appelle une sœur.

OCTAVE.

A votre tour, monsieur, continuez!

MAURICE.

Son frère
Est-il plus jeune qu'elle; elle est presque sa mère!
La nature autrement en a-t-elle ordonné;
Elle est presque sa fille, alors qu'il est l'aîné!
Oui, tandis qu'animé d'une vertu nouvelle,
Comme elle il devient pur, dès qu'il veille sur elle;
A son tour, elle aussi, lui servant de soutien,
L'excite vers le beau, le guide vers le bien,
Le pousse à prendre rang parmi ceux qu'on renomme...
Pour sa sœur, un jeune homme est toujours un grand homme!

OCTAVE.

Mais vous devinez donc nos plans, nos entretiens?

MAURICE.

Je ne devine pas, monsieur, je me souviens!
Je me souviens qu'elle est la douce messagère
Entre les torts du fils et les rigueurs du père!
Qui de nous, dans ces jours d'ardente déraison,
Où l'on veut tout quitter, et famille et maison,
N'a senti tout à coup une main chère et tendre
Le saisir, l'entraîner doucement, et le rendre
A ces bras qui, toujours prêts à nous secourir,
Ne se ferment jamais que pour se mieux rouvrir?

THÉRÈSE, au fond.

Bravo!

MAURICE.

Qu'on perde enfin ses parents : c'est près d'elle
Qu'on les retrouve encore, et ce témoin fidèle,
Évoquant à nos yeux un moment consolés
Les êtres disparus et les jours envolés,
Il semble, en l'embrassant, qu'entre ses bras l'on presse
Et son père, et sa mère, et toute sa jeunesse!

OCTAVE.

Il n'est qu'une réponse à cet élan de cœur!
Je donnerais mon sang pour voir unir ma sœur
A qui parle des sœurs comme vous!

MAURICE, vivement.

Quoi! vous dites?...
Eh bien! venez en aide à mes faibles mérites,
Car je viens demander sa main!

OCTAVE.

En vérité?

MAURICE.

Votre père, une fois, déjà m'a rebuté;
Mais j'ai récrit.

OCTAVE.

Pourquoi son refus?

MAURICE.

Il préfère
Un monsieur Dufournelle.

OCTAVE.

Un instant! Cette affaire
N'est pas conclue encor.

Thérèse entre chez M. Dubreuil.

MAURICE.

J'ai de plus à ses yeux,
Il faut bien vous le dire, un tort très-sérieux.

OCTAVE.

Sérieux? Rien qui touche à l'honneur, j'imagine?

Mouvement de Meurice.

Qu'importe alors? Voyons, aimez-vous Valentine
Comme il faut l'aimer?... Trop?

MAURICE.

Plus que trop!

OCTAVE.

Ça suffit!
Mais dites-moi comment la rencontre se fit?

MAURICE.

A son insu, le ciel un jour me l'a montrée
Dans un cadre béni. De pauvres entourée,
Elle donnait à tous du linge, un vêtement,
Voire aussi des conseils; et rien de plus charmant

Que de l'entendre dire, en personne prudente :
« C'est bien, au comité dont je suis présidente
(Car elle est présidente, oh ! je sais tout cela)
Je ferai mon rapport sur cette affaire-là. »
Et quand elle grondait quelque enfant sans vergogne,
Ou faisait un sermon à quelque vieil ivrogne,
Quel accent convaincu, quel grand air sérieux !
Et cet air-là formait avec ses jeunes yeux
Un si charmant contraste !... Elle avait, ce me semble,
Si joliment... trente ans et seize ans tout ensemble ;
Sous ce léger dehors de puérilité
On sentait un tel fonds d'ardente charité,
Que le cœur tout ému se livrait sans défense
A cette affectueuse et maternelle enfance,
Et que moi, souriant à la fois et pleurant,
Je pris, dès ce jour-là, Dieu même pour garant
De ne jamais donner, s'il plaît à votre père,
D'autre sœur à ma sœur, d'autre fille à ma mère !

THÉRÈSE, entrant.

Monsieur Dubreuil attend, monsieur !

MAURICE.

J'y cours ! Adieu,
Et priez pour Maurice !

Il sort.

SCÈNE III.

OCTAVE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Oui, les saints, le bon Dieu,
Je prierai tout le monde !

OCTAVE, se mettant à la table.

Et moi, je vais écrire.

THÉRÈSE.

A qui donc?...

OCTAVE.

A ma sœur.

THÉRÈSE.

Pourquoi ne pas lui dire
Que voilà le mari qu'il lui faut?

OCTAVE.

Oh! pourquoi?...
Parce que l'écriture a plus d'empire... Et toi,
Toi, je te chargerai du soin de cette lettre...

THÉRÈSE.

De votre main, pourquoi ne pas la lui remettre?...

OCTAVE, avec hésitation.

Parce que je crains fort de revenir trop tard.

THÉRÈSE.

Vous ne dînez donc pas ici?...

OCTAVE, avec embarras.

Non! Par hasard...
Une réunion grave!... Ah! sur toute chose,
Ne lui rends ce billet qu'à trois heures... pour cause!

THÉRÈSE.

Mais je ne puis comprendre!...

OCTAVE.

Eh bien! ne comprends pas!...

Lui donnant le billet.

Tiens!

Vivement.

Si monsieur Delmas vient me chercher... Delmas...
Un jeune peintre!...

THÉRÈSE.

Eh bien?...

OCTAVE.

Je suis chez lui.

Entendant la voix de Dubreuil.

Mon père!...

A Thérèse.

Trois heures!...

Il sort.

THÉRÈSE, pendant que Maurice et Dubreuil entrent.

Sa figure est toute singulière!...

Elle sort sans faire de bruit dès que Dubreuil et Maurice sont entrés.

SCÈNE IV.

DUBREUIL, MAURICE.

MAURICE.

De grâce, écoutez-moi!...

DUBREUIL.

Je ne fais que cela,
Mon cher monsieur, depuis qu'avec vous je suis là.

MAURICE.

Je l'aime éperdument!...

DUBREUIL.

Oh! je vous crois sans peine!
Elle a d'assez beaux yeux pour que je le comprenne ;
Et vous le répétez assez pour qu'on ait foi
Dans vos discours...

MAURICE.

Mais...

DUBREUIL.

Mais, de grâce, écoutez-moi!
Vous êtes un charmant garçon : belle fortune!
Une éducation solide et peu commune!
Excellentes façons, de la grâce, du goût!
En outre, des parents bien posés! enfin tout,
Tout ce qui dans Paris forme un parti superbe ;
Et ma conclusion, c'est celle du proverbe :
Vous n'aurez pas ma fille!

MAURICE.

Et vos motifs?

DUBREUIL.

Mon cher,
C'est que vous n'avez pas d'état.

MAURICE.

Mais...

DUBREUIL.

Mais, c'est clair!
J'ai travaillé, je veux que mon gendre travaille.
Pour faire une fortune à ma chère marmaille
J'ai sué sang et eau, s'il vous plaît, vingt-cinq ans :
Je veux qu'il sue aussi pour doter ses enfants!
C'est bourgeois, c'est crétin, comme on dit chez vous autres,

Messieurs les jeunes gens! Mais tous vos grands apôtres
Ne feront pas qu'ici soit jamais accepté
Un jeune homme inutile à la société,
Un oisif.

MAURICE.

Un oisif! c'est trop fort! à quelle heure
Vous levez-vous?

DUBREUIL.

Ah! ah! vous raillez!

MAURICE.

Que je meure
Si j'y songe! En hiver, quand fait-on votre feu?

DUBREUIL.

A sept heures, je crois!

MAURICE.

Sept heures! ah! bon Dieu!
Sept heures!... Quand au jour vous ouvrez la paupière,
Moi, j'ai déjà brûlé pour vingt sous de lumière;
Et j'ai beau me presser... ce qui reste du jour
Pour ce que je veux faire est mille fois trop court.

DUBREUIL.

Parbleu! je voudrais bien savoir ce que vous faites!

MAURICE.

Ce que je fais? Les arts n'ont pas de nobles fêtes
Que je n'en sois témoin! Un beau livre paraît;
Toujours à l'applaudir je suis le premier prêt.
Pas une invention que mon œil n'y regarde!
Pas une expérience où je ne me hasarde!
Et les fleurs; faut-il pas les respirer un peu?
Et le ciel; Dieu, pour nous, l'a-t-il donc fait si bleu

Pour qu'on ne prenne pas le temps de lui sourire?
Ce que je fais? J'apprends, je contemple, j'admire!
La musique et les vers, la science et les arts,
Les voyages lointains et leurs mille hasards,
Tout ce qu'ont vu de grand les vieux temps et le nôtre,
Ce qu'on fait dans ce monde, et même un peu dans l'autre,
L'âme humaine, en un mot, l'âme avec ses élans,
Ses travaux, ses espoirs, ses conquêtes, ses plans,
Je m'occupe de tout! j'aime tout! je m'enivre
De l'univers entier! Ma vie enfin, c'est vivre!

DUBREUIL.

Tudieu!... quel chapelet!... C'est sans doute fort beau,...
Mais cela n'entre pas dans mon petit cerveau.
Je n'ai que du bon sens; et ce qui s'en écarte...
Néant!... Que mettez-vous, dites, sur votre carte?

MAURICE.

Eh! pourquoi voulez-vous savoir?

DUBREUIL.

Je le voudrais.

MAURICE.

Maurice de Verdière.

DUBREUIL.

Et puis après?

MAURICE.

Après?
Rue Olivier!

DUBREUIL.

Et puis après?

MAURICE.

Après? Numéro seize.

DUBREUIL.

Et puis après?

MAURICE.

Après? Rien!

DUBREUIL.

Rien! Ne vous déplaise,
Ma fille, cher monsieur, n'épousera jamais
Quelqu'un qui ne met rien sur sa carte...

MAURICE.

Mais...

DUBREUIL.

Mais...
Prenez une carrière!

MAURICE.

Eh! laquelle?

DUBREUIL.

Laquelle?
Dans le conseil d'État votre oncle vous appelle.
Passez vos examens d'auditeur.

MAURICE.

Mais, hélas!
Si je vaux quelque peu, ne comprenez-vous pas
Que c'est mon goût des arts, mon ardeur sympathique?...

DUBREUIL.

Eh bien! faites-en donc, des arts, de la musique,
Voire même des vers, des tableaux! Écrivez
Othello, Jocelyn, tout ce que vous voudrez!
Mon Dieu! je ne suis pas exigeant! Vers ou prose,
Mais quelque chose enfin, par grâce, quelque chose!...

Ou, sinon, je dirai jusqu'à satiété
Qu'un jeune homme...

MAURICE, l'interrompant.

Inutile à la société!
Mais en quoi donc, enfin, trouvez-vous Dufournelle
Plus utile que moi?

DUBREUIL.

Vous nous la donnez belle!
Lui qu'une compagnie élisait aujourd'hui
Membre de son conseil!

MAURICE.

C'est utile pour lui,
Qui se fait adjuger des jetons de présence;
Mais en quoi, je vous prie, est-ce utile à la France?

DUBREUIL.

Lui qui créa, fonda cet établissement...

MAURICE.

Un établissement de cuir bouilli! Vraiment,
Voilà qui bien importe au salut de l'empire!
Le sort du cuir bouilli, sans lui, sera-t-il pire?
Mon Dieu! s'il n'en fait pas, soit! quelque autre en fera...
Et ce cher cuir bouilli ne mourra pas pour ça!...

DUBREUIL.

Je sais votre dédain, messieurs, pour le commerce.
Mais permettez que moi, qui comme lui l'exerce...

MAURICE.

Vous! c'est bien différent! Vous avez simplement,
Sans vous intituler homme de dévouement,

Gagné dans le négoce une fortune honnête ;
C'est bien, c'est honorable, et j'incline la tête.
Mais Dufournelle ! mais tous ces vieux de trente ans,
Qui se croient en tous lieux des hommes importants
Pour s'habiller de noir ainsi que des notaires,
Et mettre le matin, en personnes austères,
Une cravate blanche à déjeuner ! ces gens
Qui, personnels, tranchants, insolents, intrigants,
Usurpent vingt emplois dont ils sont incapables,
Sous prétexte qu'on doit ses jours à ses semblables ;
Qui vendent leur denrée à quatre cent pour cent,
Et veulent que l'État leur soit reconnaissant ;
Qui, gagnant en dix mois de quoi doter deux filles,
Nomment cela nourrir trois cents braves familles !...

DUBREUIL.

Monsieur !

MAURICE.

Je me défends ! Il m'a discrédité !
Qui, trafiquant de tout, même de piété,
Prennent, dans leur ferveur hypocrite et savante,
Des airs de marguillier qui poussent à la vente ;
Et qui, n'ayant au cœur d'autre amour diligent
Que gagner de l'argent, entasser de l'argent,
Déshonorent du nom de têtes sans cervelles
Des gens... qui ne sont pas sans doute des modèles,
Mais qui, vrai Dieu ! du moins ont quelque chose là !
Alors je me redresse, et je dis : Halte-là !
Il gagne des écus ? Eh bien ! moi, j'en dépense,
Que diable ! c'est utile aussi cela, je pense !
Et si j'étais un père, et si j'avais l'honneur
D'avoir à prononcer pour l'enfant de mon cœur,

Et que je rencontrasse en ce temps mercantile
Quelque jeune homme, à qui son savoir, inutile
Par hasard, par dédain, ou par infirmité
Si vous voulez, jamais n'aurait rien rapporté :
Ouvrant mes bras tout grands afin de les lui tendre,
Viens, lui dirais-je, viens, sois mon fils, sois mon gendre!
Toi qui, sous le veau d'or refusant de fléchir,
As vécu pour aimer et non pour t'enrichir!

DUBREUIL.

Oh! que c'est éloquent! C'est du parlementaire!
Faites-vous orateur... c'est le moment!

MAURICE.

Un père...

DUBREUIL.

J'entends, je crois, ma fille, allez et dites-lui
Votre désir...

MAURICE.

Eh quoi! vous voudriez?...

DUBREUIL.

Oui! oui!
Vous verrez sa réponse!

MAURICE.

Ah! monsieur! moi? lui dire...

DUBREUIL.

Je la préparerai!

SCÈNE V.

LES MÊMES, VALENTINE, Maurice se retire de côté.

VALENTINE, à la cantonade.

C'est bien! je vais écrire!

Entrant en scène avec des papiers.

Quelle tête! ah! bon Dieu! quelle tête!

DUBREUIL.

Hé! dis-moi,
A qui donc en as-tu ?

VALENTINE.

Mais à la mère Alfroy,
Qui toute seule, ici, me donne plus à faire
Que tout un comité!

DUBREUIL.

Comment? pour quelle affaire?

VALENTINE.

Pour son fils Léopold, un fort mauvais sujet!
Et madame est d'un faible avec ce bel objet!
J'ai beau lui répéter qu'il faut être sévère
Pour les enfants!... surtout pour les fils!...

DUBREUIL, riant.

Ah! j'espère!...

VALENTINE.

Savez-vous sa réponse?... Il est si beau garçon!...
Oh! les mères vraiment sont d'une déraison!...
C'est désolant!...

Apercevant Maurice, et avec embarras.

Monsieur Maurice de Verdière!...

DUBREUIL.

Lui-même!... Il vient...

MAURICE, bas.

Monsieur! de grâce!

DUBREUIL, bas.

Laissez faire!
Nous savons ménager ces choses-là!

A Valentine, tout haut.

Tu sai
Que Monsieur demanda ta main le mois passé...

MAURICE, à part.

Comme c'est ménagé!

VALENTINE, bas à son père.

Eh! mon père! mon père...
On ne parle jamais...

DUBREUIL, tout haut.

Eh! pourquoi donc, ma chère?

VALENTINE, bas.

Je te dis que personne...

DUBREUIL.

Eh, quoi! depuis un mois
N'avons-nous pas tous deux redit plus de vingt fois?...

VALENTINE, bas.

Encor! mais tais-toi donc!

DUBREUIL.

Non, pas de réticence!
C'est cruauté de faire attendre la sentence!...
Et vu que le jeune homme ici même présent
Pour son propre mérite est assez complaisant,
Et veut dans mon refus voir quelque stratagème,
Tu vas, si tu veux bien, lui répondre toi-même.

VALENTINE.

Ah! par exemple!

DUBREUIL.

Allons!

VALENTINE.

Que de ma bouche ici...

DUBREUIL.

Je l'exige!...

VALENTINE.

Jamais!

MAURICE.

Je le demande aussi.

VALENTINE.

Mais, monsieur...

MAURICE.

Ce n'est pas orgueil, mademoiselle!
Mais cette illusion, hélas! était si belle,
Que mon cœur, je le sens, ne perdra tout espoir
Que lorsque vos refus m'en feront un devoir...

DUBREUIL

Voilà le premier mot de bon sens que vous dites!...

A sa fille.

Allons!

VALENTINE.

Mon Dieu, monsieur, croyez que vos mérites...

A part.

Quelle position!...

Haut.

Et bien certainement...

Votre esprit...

A part.

Je m'embrouille abominablement!...

Haut.

J'ai tort, sans doute... Mais... je crains... Mon caractère...
Je ne pourrais choisir...

A son père, bas.

Mais souffle-moi donc, père!

Haut.

Choisir... quelqu'un... quelqu'un...

DUBREUIL, bas.

Quelqu'un qui ne fait rien.

VALENTINE.

Qui ne fait rien... et qui... fût-il même très-bien...
Ainsi que vous!... Non! Si!...

A part.

Dieu! que c'est difficile!...

Haut.

Je veux dire... un jeune homme...

DUBREUIL, soufflant tout bas.

Inutile...

VALENTINE, répétant.

Inutile...

Se reprenant

Pas toujours... non .. mais qui serait... aurait été...
Inutile... inutile à la société!

Elle salue pour sortir, puis à part.

Ouf! ce n'est pas sans mal! Et puis je suis certaine
Qu'à ce pauvre monsieur j'ai fait beaucoup de peine...

Voyant que Maurice sourit.

Il rit! oh! quelle horreur!

Elle sort.

SCÈNE VI.

DUBREUIL, MAURICE.

DUBREUIL.

Eh bien, qu'en dites-vous?

MAURICE.

Je dis, je dis qu'il faut l'adorer à genoux;
Que son refus naïf enchante et fait sourire,

Et qu'au conseil d'État soudain je vais m'inscrire.
Et quand je sortirai vainqueur au premier rang,
Quand j'aurai mérité le titre d'aspirant,
Quand le nom d'auditeur grossira mes conquêtes,
Quand on m'aura choisi pour maître des requêtes,
Conseiller, président, et ministre en surplus,
Car, une fois lancé, je ne m'arrête plus,
Il faudra bien qu'enfin votre âme résignée
Me dise : Elle est à vous! car vous l'avez gagnée!

Regardant sa montre.

Dix heures moins le quart! Je cours et je revien!

SCÈNE VII.

DUBREUIL, puis VALENTINE.

DUBREUIL.

Va! cours! Je te prédis que tu ne seras rien!
Ah! ah!

VALENTINE, entrant.

Est-il parti?

DUBREUIL.

Viens sans crainte, ma chère!

VALENTINE.

Vous pouvez vous vanter, vous, d'être un joli père!
Comment! mettre sa fille en pareil embarras?

DUBREUIL.

Tant mieux! Ça l'a rendu plus fou!

VALENTINE.

Soit! En tout cas,

Ça ne l'a pas rendu plus triste : ma réponse
L'a fait rire aux éclats.

DUBREUIL.

Je crois bien : je t'annonce
Qu'il te trouve, a-t-il dit, charmante en refusant.

VALENTINE.

Ha! ha!

DUBREUIL.

Et sais-tu bien ce qu'il fait à présent?
Ma chère, il est en train d'achever ta conquête
En se faisant inscrire au conseil. Quelle tête!
Car je suis bien certain qu'il ne s'y rendra pas!
A peine dans la rue aura-t-il fait trois pas,
Que le premier objet singulier ou frivole...
Un chanteur... un tableau... Psitt! la tête s'envole!

VALENTINE, avec dédain.

Rien de sûr, de solide.

DUBREUIL.

Et l'autre a tout cela;
Jette seulement l'œil sur cette carte-là!

Lisant la carte.

« Monsieur Vincent Dufournelle... Membre de la Société nationale du caoutchouc souple... Chevalier de l'ordre de Saint-Christodule... »

VALENTINE.

Saint-Christo...

DUBREUIL.

Christodule.

VALENTINE.

Un nom assez bizarre.

DUBREUIL.

Peut-être ; mais, pour sûr, c'est un ordre bien rare,
Car je n'en ai jamais entendu dire un mot...

Lisant la carte.

« Membre de la Société des zincs réunis. »
Oh ! comme voilà bien le mari qu'il te faut !

VALENTINE.

Ne te paraît-il pas bien grave pour mon âge ?

DUBREUIL.

Bien grave !... Mais tant mieux, enfant ! Le mariage
Est chose, vois-tu bien, sérieuse à l'user ;
On ne s'épouse pas afin de s'amuser.

VALENTINE.

Oh bien ! je crois alors que monsieur Dufournelle...

DUBREUIL.

Que lui reproches-tu ?

VALENTINE.

Rien : une bagatelle,
Peut-être... Mais je crains qu'il n'ait pas tous mes goûts.

DUBREUIL.

Tes goûts d'art ?... Qu'importe !

VALENTINE.

Ah !... je croyais qu'entre époux
L'union n'est jamais trop complète... trop tendre...
Qu'il faut... Je ne sais pas comment me faire entendre,
Qu'il faut... ne faire qu'un enfin, pour être heureux.

DUBREUIL.

Si l'on ne faisait qu'un, à quoi bon être deux ?...

Et puis, je te connais, avec ton caractère
Il te faut un mari que ton cœur considère.

VALENTINE.

C'est vrai!

DUBREUIL.

Qui prenne part dans le bien que tu fais...
Dufournelle sera ton complice en bienfaits.

VALENTINE.

Comment?

DUBREUIL.

Tiens! vois Delmas; Delmas, ce jeune artiste
Que ton frère aime tant... Si Dufournelle insiste
Auprès du ministère, on s'intéresse à lui.

VALENTINE.

Vous croyez?

DUBREUIL.

Qu'à moi-même il me faille un appui:
Il m'aidera. Pourquoi? Parce qu'il compte, impose;
Il faut être quelqu'un, pour pouvoir quelque chose.
De ton frère il sera le guide, le soutien.

VALENTINE, vivement.

Est-il vrai?

DUBREUIL.

J'en réponds.

Après un moment de silence.

Je vais le voir. Eh bien?

VALENTINE, après un moment d'hésitation.

Fais ce que tu voudras.

DUBREUIL.

J'y cours!

Il sort.

SCÈNE VIII.

VALENTINE, seule.

Serai-je heureuse?...
Oh! oui!... le mariage est chose sérieuse!...
Et monsieur Dufournelle, avec sa gravité,
Et sa position, et sa maturité...
Car c'est vrai, j'ai seize ans, et lui, tout au plus trente.
Eh bien! on jurerait qu'il en a bien cinquante...
Oh! ce sera très-beau d'être sa femme!... Allons!...

Elle s'approche du piano et prend un cahier posé sur le pupitre.

Oh! cet air allemand qu'on dit si beau!... Chantons!...

Se reprenant.

Enfant!... Et mon rapport qu'il faut que je termine...

Elle prend le rapport qui est posé sur le dessus du piano et commence à le lire, mais tout en regardant le morceau.

C'est dommage pourtant; cet air a bonne mine!

Elle commence à préluder, puis s'interrompt.

Ton rapport!...

Elle reprend son rapport et commence à le lire tout haut.

« Mesdames et chères collègues, honorée de votre haute confiance, je me suis efforcée de m'en rendre digne par l'emploi consciencieux des fonds que vous m'avez remis.... (Répétant la dernière phrase, tout en jouant quelques notes.) par l'emploi consciencieux des fonds que... »

Avec remords s'interrompant.

Ton rapport!...

Elle reprend le rapport et lit.

« ... J'ai fait un achat fort avantageux de légumes secs et... »

Elle s'est mise à jouer machinalement en lisant; jetant le rapport sur le piano.

Ma foi! tant pis pour lui!
Plus tard! Et s'il n'est pas fini pour aujourd'hui,
Soit! j'improviserai!...

Elle se met franchement au piano et joue la ritournelle en mettant le cahier devant elle.

Divin! Dieu! que de charme!
Ce chant s'écoule triste et pur comme une larme.
Quel malheur que les vers soient des vers allemands!

Lisant le titre.

« *Abschied von Leben...* »

Le peu que j'en saisis me dit qu'ils sont charmants;
Auraient-ils inspiré cette douce harmonie,
S'ils n'étaient pas eux-mêmes un souffle du génie?
La musique est l'écho dont les vers sont la voix.
Quelle grâce!...

SCÈNE IX.

MAURICE, VALENTINE.

MAURICE, qui a parn au fond pendant qu'elle jouait.

Bravo!

VALENTINE, se retournant.

Quoi! Qu'est-ce que je vois?
Vous, monsieur?...

MAURICE.

Oh! pardon! pardon, mademoiselle!

VALENTINE.

Et moi qui vous croyais parti, plein d'un beau zèle!...

MAURICE.

Je l'étais!... Un oubli me force à revenir,
Et voilà que j'entends le plus pur souvenir
De ce charmant génie, inspiré, pathétique...

VALENTINE, vivement.

Vous connaissez celui qui fit cette musique?...

MAURICE.

Hélas! je l'ai connu. C'est Chopin!

VALENTINE, avec émotion.

Quoi! Chopin!

MAURICE, vivement.

Vous l'aimez, je le vois...

VALENTINE.

Oh! Dieu! chaque matin
Je choisis dans ses chants quelque œuvre bien-aimée,
Et tout le jour mon âme en reste parfumée...

MAURICE.

Oui, son génie est bien un parfum immortel;
Puis, je remarque un fait très-singulier...

VALENTINE.

Lequel?

MAURICE.

Ses chants sont si divins qu'entre les cœurs ils sèment
Comme une sympathie, un attrait. Ceux qui l'aiment
Sont tout près de s'aimer entre eux!

VALENTINE, souriant.

Holà ! holà !
Mon admiration ne va pas jusque-là.

MAURICE.

Elle ira bien, du moins, jusques à me le dire,
Ce chant !

VALENTINE.

Moi ? le chanter ? Je ne pourrais pas lire,
Lire à la fois cet air et l'accompagnement...

MAURICE.

Si pour accompagner j'osais m'offrir.

VALENTINE.

Comment !
Vous jouez du piano ?

MAURICE, souriant.

Dame ! un homme inutile !
Faut-il au moins qu'il sache une chose futile...

Il se met au piano et prélude.

VALENTINE, pendant qu'il joue.

Mais vous jouez très-bien.

MAURICE, jouant.

Oh ! mais vous, vous ! Chantez.

Se retournant après la ritournelle.

Votre voix, j'en suis sûr... Eh bien, vous hésitez ?

VALENTINE.

Oh ! mon Dieu ! j'oubliais ! Voilà bien autre chose,
C'est trop haut !

MAURICE.

Voulez-vous que je vous le transpose ?

VALENTINE.

A livre ouvert ; Un chant si hérissé de traits !
Mais vous connaissez donc l'harmonie ?

MAURICE.

A peu près.

Souriant.

Quelqu'un qui ne fait rien ; il faut bien qu'il s'occupe !

VALENTINE.

De votre bon vouloir, monsieur, vous serez dupe :
Ces beaux vers dans mon cœur auraient trop peu d'accès ;
L'auteur parle allemand, et j'écoute en français.

MAURICE.

Si vous le permettez, je vais vous les traduire...

VALENTINE, stupéfaite.

Quoi ! vous savez aussi l'allemand ?

MAURICE.

Je l'admire.
Je l'aime, et ce qu'on aime... Et puis, je l'avouerai...
Ce poëme à mes yeux est comme un chant sacré !

VALENTINE.

Il est beau, n'est-ce pas ?

MAURICE.

Oui, bien beau !

VALENTINE.

C'est unique !
Je l'avais deviné !

MAURICE, souriant.

Rien qu'à voir la musique ?

VALENTINE.

Oui, rien qu'à voir ces vers unis à ce beau chant.

MAURICE.

Eh bien, les voulez-vous entendre ?

VALENTINE.

Sur-le-champ !
Le titre au moins ! Dieu sait s'il m'a rompu la tête !

Ils prennent les vers allemands.

MAURICE, lisant.

Abschied ?

VALENTINE, traduisant.

Adieu !

MAURICE.

Bien ! *Von ?*

VALENTINE, traduisant.

De...

MAURICE.

Bien !

VALENTINE.

Là je m'arrête.

MAURICE.

Leben ?

VALENTINE.

Voilà le point ! Que veut dire *Leben ?*

MAURICE.

Vivre !

VALENTINE.

Ah! j'aurais pensé, moi, que c'était *Lieben?*

MAURICE.

Lieben veut dire aimer...

VALENTINE, riant.

L'erreur est excusable ;
Avouez-le! *Lieben... Leben!* c'est tout semblable.

MAURICE.

Ces deux mots sont encor plus pareils en français.

VALENTINE.

Eh! comment donc?

MAURICE, avec émotion.

Il est des gens... oui... j'en connais!...
Pour eux aimer et vivre est une même chose!...

Mouvement de Valentine, Maurice montre le manuscrit.

Pour celui-ci, d'abord, pour Kœrner...

VALENTINE, souriant.

Je suppose
Que vous savez aussi l'histoire de Kœrner?

MAURICE.

Ses jours furent si purs, son trépas fut si fier!
Ah! si je vous disais comment de sa grande âme
S'échappa ce poëme...

VALENTINE,

Et comment?

MAURICE.

Plein de flamme,

Poëte, jeune, heureux... bien heureux, en effet,
Car il était aimé de celle qu'il aimait...
Ils venaient d'échanger l'anneau des fiançailles.

VALENTINE.

En quel temps?

MAURICE.

Sous l'Empire. Un grand bruit de batailles
Dans toute l'Allemagne a soudain éclaté!
C'était pour la patrie et pour la liberté!
Au premier cri jeté contre la tyrannie,
Kœrner oublia tout... Non, je le calomnie!
Non, il n'oublia rien, mais il renonce à tout!
Il part, soldat-poëte! Il part, et tout à coup,
Sous ce titre inspiré : *Lyre et Glaive!* sa bouche
Sur son pays en feu lance un essaim farouche
De chants à la Tyrtée et d'hymnes de combat,
Dont chaque vers faisait de chaque homme un soldat!

VALENTINE.

Oh! c'est grand!

MAURICE.

Puis un jour, par un éclat de bombe
Atteint dans la bataille...

VALENTINE.

Il meurt?...

MAURICE.

Non, mais il tombe!
Et, sentant s'écouler sa vie avec son sang,
Il se traîne en un bois voisin! La nuit descend.
Et là, seul, frissonnant sous ces humides voiles,
A la pâle clarté des premières étoiles,

Parmi l'amas confus de fantômes errants
Que la mort fait flotter devant l'œil des mourants,
Comme des chérubins s'offrent à sa pensée
La Liberté, l'Amour, sa jeune fiancée...
Il les voit, il leur parle, et, s'élançant vers Dieu,
Il meurt en leur jetant ce poétique adieu.

VALENTINE.

Et ce sont ces vers-là, ceux que je touche?

MAURICE.

Eux-même!

VALENTINE.

Où furent-ils trouvés?

MAURICE.

Dans le moment suprême,
D'une main défaillante il les avait tracés;
On les a recueillis entre ses doigts glacés.

VALENTINE.

Et ne pouvoir chanter cette touchante page!

MAURICE.

Si de m'accompagner vous avez le courage,
J'essaierai...

VALENTINE.

Dans le ton?

MAURICE.

Dans le ton!

VALENTINE, se mettant au piano.

Oh! alors
Je suis brave!

MAURICE.

Indulgence en faveur des efforts.

Elle accompagne, il chante.

Mon sang jaillit à flots brûlants...[1]
Ah!... mon cœur bat à coups plus lents!...
Ce fer qui s'enfonce en mes flancs...
Et me déchire...
O Dieu! j'expire!
Mais vous que j'ai tant adorés,
Vous, de mon culte objets sacrés,
O liberté chérie!
O mon amante! ô ma patrie!...
Vous planez là devant mes yeux,
Comme des habitants des cieux!
Et mon âme, en ces doux adieux
Pleins d'espérance,...
Vers Dieu s'élance!

VALENTINE, après le chant fini et d'une voix émue.

Oh! tout en est touchant, musique et poésie!
De pitié, de respect, on a l'âme saisie.
Et dès le premier vers... Mais je m'en aperçois!
Oui, ce sont bien des vers... et de bons vers, je crois;
Cette traduction vous était donc connue?
Vous l'aviez donc par cœur apprise et retenue?

MAURICE, souriant.

Sans peine: le défaut des rimailleurs conscrits
N'est pas en général d'oublier leurs écrits.

VALENTINE.

Leurs écrits? Quoi! ces vers... vous êtes donc poëte?

1. Voir la variante à la fin de la pièce.

MAURICE, vivement.

Non pas! Je fais des vers d'almanach ou de fête,
Des vers... d'homme inutile!

VALENTINE.

Oh! non, ils sont très-bien...
Très-touchants! Il est vrai que je n'y connais rien.

MAURICE.

Quels qu'ils soient, auprès d'eux nuls ne me font envie.
Je leur dois le moment le plus doux de ma vie!

Il salue pour se retirer.

VALENTINE, à part et pendant qu'il s'éloigne.

C'est étrange! Trouver tant d'âme, de fierté,
Chez un homme inutile à la société!

MAURICE, se retournant vers elle.

Mademoiselle!

VALENTINE.

Quoi?

MAURICE.

Mais, si je ne m'abuse,...
Vous m'appeliez...

VALENTINE.

Moi? Non.

MAURICE.

Recevez mon excuse;
Mais, ayant entendu bruire à mon côté
Un... certain... inutile à la société,...
J'ai cru que vous parliez de moi...

VALENTINE, avec embarras.

Moi? me permettre!

MAURICE, saluant.

Pardon... alors! Je vais...

SCÈNE X.

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, entrant vivement et l'arrêtant.

Pas encore, mon maître!
Il faut d'abord qu'ici je vous démasque!

MAURICE.

Moi?

OCTAVE.

J'ai vu Delmas!

MAURICE.

Le peintre?

OCTAVE.

Il m'a conté l'emploi
De votre vie...

MAURICE, avec embarras.

Eh!

OCTAVE, à Valentine.

Oui! Sais-tu bien sa conduite?
Tout le jour... il postule, intrigue, sollicite,
Assiége hommes d'État, de finance, de loi:
Pour qui? Pour tout le monde... excepté pour lui.

Mouvement de Maurice.

VALENTINE, étonnée.

Quoi!

OCTAVE.

Sous prétexte qu'ici monsieur n'a rien à faire,
De mille pauvres gens il est l'homme d'affaire.

MAURICE.

Mais...

OCTAVE.

Un artiste est-il malheureux; il y court,
Le relève s'il est abattu, le secourt
S'il est pauvre...

MAURICE.

Voilà qui vaut bien qu'on l'admire:
Quand on ne produit pas, il faut faire produire.

VALENTINE, avec émotion.

Un tel mot!... Mais pourquoi nous cacher?...

OCTAVE.

Oh! pourquoi?
C'est un dissimulé; mais je compte sur toi,
Et j'accours tout exprès pour te faire promettre
Qu'ici même, ce soir, et sans en rien omettre,
Tu raconteras tout à mon père!

VALENTINE.

Ce soir...
Mais ce soir, comme moi, ne dois-tu pas le voir?

OCTAVE, avec émotion.

Ce soir... Non.... je ne sais.

VALENTINE.

Qu'as-tu?

OCTAVE.

Rien.

VALENTINE.

Il me semble
Que des pleurs dans tes yeux...

OCTAVE, essayant de sourire.

Des pleurs, moi?

VALENTINE.

Ta main tremble.
Oh! j'en suis sûre!

OCTAVE, galement.

Allons! tu vois tout!... Eh bien! oui...
Le regret de rester loin de vous aujourd'hui...
Pour le jour de ta fête!

VALENTINE, avec reproche.

Et vous, oublieux frère!

OCTAVE, avec tendresse.

Jamais tu ne me fus si présente et si chère.

Lui donnant un écrin.

Tiens... en voici la preuve!

VALENTINE, ouvrant l'écrin.

Oh! quel cadeau charmant!
La belle montre antique... Un chef-d'œuvre vraiment!
Mais, dis-moi, n'est-ce pas celle que ma grand'mère
T'a léguée en mourant?

OCTAVE.

Elle-même, ma chère.

VALENTINE.

Tu devais la garder pour ta femme à venir!

OCTAVE, galement.

Je veux rester garçon.

VALENTINE, avec une importance comique.

Quoi! notre nom finir!
Quelle idée as-tu là?

OCTAVE, avec tendresse.

Je n'en ai qu'une seule:
C'est, en parant ton cou du don de notre aïeule,

De pouvoir, chère sœur, rapprocher un instant
Ce que j'ai tant aimé de ce que j'aime tant!

VALENTINE, lui sautant au cou.

O cher et tendre cœur!

OCTAVE, l'embrassant, puis avec effort.

Adieu, sœur!

VALENTINE.

Adieu, frère!...

Saluant Maurice.

Monsieur...

A part, en s'éloignant.

Des pauvres gens il est l'homme d'affaire...
Je n'y suis plus du tout!

Elle sort.

SCÈNE XI.

MAURICE, OCTAVE.

OCTAVE, la suit quelque temps des yeux, puis à part, et avec force.

C'est trop de lâchetés!

Par un mouvement rapide il va pour s'élancer hors de la chambre.

MAURICE, l'arrêtant.

Vous vous battez ce soir!

OCTAVE.

Qu'est-ce?

MAURICE.

Vous vous battez!

OCTAVE.

Qui vous a dit?

MAURICE.

Sedaine!

OCTAVE, avec colère.

Eh! monsieur...

MAURICE, avec impatience.

Oui, Sedaine!
Drame du *Philosophe!*... Acte trois!... Scène... scène
De la montre!...

OCTAVE.

Mais...

MAURICE.

Mais, j'ai trente ans, vous dix-neuf:
Mais je connais la vie, et pour vous tout est neuf;
Mais votre mort tuerait votre sœur, et je l'aime!
Donc mon espoir, mon vœu, mon devoir, mon droit même
Est de m'offrir à vous, bourse et cœur, tête et bras!...
Ainsi donc, répondez!...

OCTAVE.

Eh bien! oui, je me bats!

MAURICE.

Allons donc!

OCTAVE.

Mais sachez qu'un obstacle invincible
Rend impossible tout...

MAURICE.

Il n'est rien d'impossible...
Que de ressusciter! Et c'est pourquoi je veux,
Mon cher, vous empêcher de mourir, si je peux.

OCTAVE.

Je vous répète encor, croyez-en ma parole,
Que tout espoir de paix est un espoir frivole...

MAURICE.

C'est donc sérieux ?...

OCTAVE.

Oui.

MAURICE.

Quelle injure ?

OCTAVE.

Un soufflet.

MAURICE.

Diable ! Donné par vous, ou reçu, s'il vous plaît ?

OCTAVE.

Oh ! donné.

MAURICE.

J'aime mieux cela... Votre adversaire
Peut-être bien est-il d'un sentiment contraire...
Mais il importe peu... Quand ?

OCTAVE.

Hier matin.

MAURICE.

Où ?

OCTAVE.

Dans un jardin.

MAURICE.

Pour qui ?

OCTAVE.

Pour une femme.

MAURICE.

Fou !

Je le demande... Enfin devant qui ?

OCTAVE.

Devant elle.

Digitized by Google

MAURICE.

Lors, c'est inarrangeable. Et dans cette querelle,
Quel est votre ennemi ?

OCTAVE.

Le capitaine Haurant.

MAURICE.

Haurant ! chasseurs à pied ?

OCTAVE.

Oui.

MAURICE, vivement.

Brun ?

OCTAVE.

Oui.

MAURICE.

Grand ?

OCTAVE.

Très-grand.

MAURICE, vivement.

Votre arme ?

OCTAVE.

L'épée.

MAURICE.

Hein ? quoi ! dans cette équipée,
Haurant est l'adversaire, et votre arme est l'épée ?
Mais qui donc aviez-vous pour témoins... des enfants ?...

OCTAVE.

J'ai choisi mon ami, monsieur Delmas...

MAURICE, levant les épaules.

Vingt ans !
Puis?

OCTAVE.

Monsieur Dufournelle.

MAURICE.

Et monsieur Dufournelle
N'a pas craint d'accepter en semblable querelle...

OCTAVE.

Il n'a rien accepté...

MAURICE.

Comment?

OCTAVE.

Il a subi.
Les témoins se devaient réunir à midi.
Il est fort occupé : dans une conférence,
Des intérêts puissants réclamaient sa présence;
Il laissa passer l'heure, et, quand il fut venu,
En règle, et par écrit, tout était convenu.

MAURICE.

Mais, malheureux!

Se reprenant.

Enfin, rien à faire là-contre!
N'en parlons plus! Quelle est l'heure de la rencontre?

OCTAVE.

Dans une heure!

MAURICE.

Le lieu?

OCTAVE.

Des terrains, ici près.

MAURICE, regardant à sa montre.

Bien! nous avons le temps. Avez-vous des fleurets?

OCTAVE, montrant sa chambre à droite.

Là, dans ma chambre.

Maurice s'élance vers la chambre.

Eh bien! que voulez-vous?

MAURICE, tout en ouvrant la chambre et en prenant les fleurets.

Les prendre.
Et vous faire tirer.

OCTAVE.

Quelque coup à m'apprendre?
Vous êtes fort?...

MAURICE.

Il est deux faits dont je convien :
Que je suis honnête homme et que je tire bien!

Prenant un fleuret et lui en donnant un.

Donc, en garde! et champ libre à toute votre adresse!

Ils font des armes.

Allons, ferme! poussez! allons, plus de vitesse!

S'arrêtant après quelques coups.

Il suffit.

Il prend les fleurets dans sa main et va à lui.

Êtes-vous très-brave?

OCTAVE, avec colère.

Jour de Dieu!

MAURICE.

Bon! il va s'emporter contre moi!...

Avec impatience.

Mais, parbleu!
Que vous ferez tantôt ce que l'honneur commande,
Je le sais! Mais voici ce que je vous demande :
Êtes-vous de ces cœurs, follement courageux,
Pour lesquels le péril est le plus beau des jeux?

Digitized by Google

Et pourriez-vous, sans peur tout comme sans emphase,
Entendre froidement cette petite phrase :
Vous êtes mort ?

OCTAVE.

Mort !

MAURICE, après l'avoir regardé.

Bien ! vous n'avez pas frémi.
Donc prêtez bien l'oreille à ceci, mon ami.
Quelle est ma mission ? Vous rendre confiance.
Or, votre capitaine est une connaissance
Pour moi... Je le connais pour l'avoir pratiqué ;
Voici deux ans, il m'a, s'il vous plaît, appliqué
Un large coup d'estoc, en plein dans la poitrine,
A moi qui ne suis pas novice, j'imagine :
D'où je conclus qu'à l'heure où son fer vous joindra,
On peut parier cent contre un qu'il vous tuera.

OCTAVE, vivement.

Et vous nommez cela me rendre confiance ?

MAURICE, avec force.

Oui, mon ami ! mon frère ! oui, car l'expérience
Dit que, quand un danger menace un brave cœur,
Le seul et vrai moyen qu'il en sorte vainqueur
N'est pas qu'on le lui cache, ou bien qu'on le lui farde...
Mais qu'on lui dise : Ami, la mort est là, regarde !

OCTAVE.

Allez !

MAURICE.

Je vous dis donc sans peur : votre ennemi
Ne frappe qu'à coup sûr, et jamais à demi ;

Sa science est profonde et sa ruse infernale ;
Sa main est foudroyante... implacable... fatale...
Et vous, vous n'êtes rien qu'un enfant ; mais l'enfant,
Quand avec désespoir et rage il se défend,
Peut parfois, croyez-en une âme bien trempée,
Peut décontenancer la plus terrible épée.
Donc, reprenez ce fer ; mais laissez cette fois
Votre demi-science avec ses vaines lois,
Et sur moi jetez-vous en aveugle, sans règle !

OCTAVE, saisissant le fleuret.

Je comprends.

MAURICE.

Au hasard !

OCTAVE.

Je comprends.

MAURICE.

Comme un aigle
Qui fondrait sur sa proie, ou comme un furieux
Qui ne veut que mourir ou tuer...

Octave va pour se jeter sur Maurice. Valentine entre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE.

Justes cieux !
Mourir ou tuer !

OCTAVE, à part.

Oh ! ma sœur !

VALENTINE.

Ce mot horrible...
Ces armes! Vous avez quelque dessein terrible!

OCTAVE.

Comment?

VALENTINE.

C'est un duel!...

OCTAVE.

Mais non, non!

VALENTINE.

Ta pâleur,
Et ce matin, ici, ton trouble... ta douleur...
Et ta montre en mes mains comme un adieu laissée...

Éclatant en sanglots.

C'est un duel! c'est un duel!

OCTAVE.

Quelle pensée!...

VALENTINE.

Oh! ne me dis pas non! Je le sens! je le vois!...

MAURICE, *allant résolûment à elle.*

Eh bien, vous dites vrai, mademoiselle!

OCTAVE, *bas à Maurice.*

Quoi!...

MAURICE, *vivement et bas.*

Silence!...

VALENTINE.

Par pitié, monsieur, cette querelle,
Empêchez-la de grâce!

MAURICE.

Hélas! mademoiselle,
Impossible! l'affront fut trop sanglant.

VALENTINE.

Lui! lui!
Se battre!...

MAURICE, avec étonnement.

Lui?... comment?... Les témoins aujourd'hui
Ne se battent jamais...

VALENTINE.

Les témoins?... quoi?... vous dites?...

MAURICE.

Que... que... mon caractère et ses frasques maudites
M'ayant mis hier soir ce duel sur les bras...

VALENTINE.

C'est vous qui vous battez, monsieur?...

MAURICE.

Moi-même, hélas!...
Et, sachant votre frère habile en fait d'escrime,
J'ai réclamé de lui double marque d'estime :
D'être mon témoin, puis d'échanger quelques coups...
Ce dont je ne peux trop m'excuser près de vous,
Car j'oublie aujourd'hui toutes les convenances.
Ce matin, en entrant, je chante des romances;
Et ce soir, me voilà le fleuret à la main.

VALENTINE, le regardant.

Dites-vous vrai, monsieur? me trompez-vous?... En vain
J'interroge vos yeux, les siens... je ne devine...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à la cantonade.

Oui !...

OCTAVE, à part, avec crainte.

Thérèse ! ô ciel !

THÉRÈSE entrant, et sans voir Octave.

Ma chère Valentine,
Je t'apporte un billet que m'a bien instamment
Prié de te remettre à trois...

OCTAVE, s'avançant vivement pour saisir la lettre.

Donne !

VALENTINE, qui a pris le billet.

Comment?...
Cette lettre pour moi, tu veux...

OCTAVE.

Je t'en conjure,
Ne la lis pas!...

VALENTINE.

Quel trouble empreint sur ta figure!...
Tu sais donc ce que dit cette lettre?... Pour moi,
Cache-t-elle un malheur?...

THÉRÈSE.

Elle est de lui.

VALENTINE.

De toi?
De toi?...

OCTAVE, bas à Maurice.

Tout est perdu! ce mot lui fait connaître...

VALENTINE, après avoir lu.

Oh! je l'avais bien dit!

OCTAVE.

Ma sœur!

VALENTINE.

La mort, peut-être!

MAURICE.

Mourir?... Est-ce qu'on meurt lorsque l'on a pour soi
Une sœur comme vous, un ami comme moi ?

VALENTINE.

Que dites-vous?...

MAURICE.

Je dis : du cœur! Quoi qu'il advienne,
De sa vie aujourd'hui je réponds sur la mienne.
Je sens là que Dieu même avec nous combattra.

A Octave.

Partons!

A Valentine.

Avant une heure il vous embrassera.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

VALENTINE, THÉRÈSE.

VALENTINE.

Mon frère! pas encore!... Il ne peut plus m'entendre!...

THÉRÈSE.

Va! ce brave jeune homme est là pour le défendre!...

VALENTINE.

Ah! c'est un noble cœur que j'accusais à tort...
Mais, hélas! que peut-il?...

THÉRÈSE.

Du courage!

VALENTINE.

La mort!

C'est trop d'angoisse... il faut !...

Elle sonne une sonnette qui est sur la table.

SCÈNE XV.

VALENTINE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Que veut mademoiselle?...

VALENTINE.

Mon père... est-il ici ?.... Qu'il vienne ! qu'on l'appelle !... Dites-lui...

Dubreuil entre, le domestique sort.

SCÈNE XVI.

VALENTINE, DUBREUIL.

DUBREUIL, entrant.

Je sais tout, et tout est réparé !

VALENTINE.

O ciel !

DUBREUIL.

Sèche tes pleurs !

VALENTINE.

Ce péril ?

DUBREUIL.

Conjuré.

VALENTINE.

Ce duel?

DUBREUIL.

N'a pas lieu.

VALENTINE.

Comment?... Cette nouvelle...
Qui donc a pu te dire?...

DUBREUIL, montrant un billet.

Un mot de Dufournelle...

VALENTINE.

Eh! comment le sait-il?

DUBREUIL.

Il a tout prévenu.

VALENTINE.

Lui?

DUBREUIL.

Voilà ce que c'est qu'avoir un nom connu.
Je te le disais bien : l'on compte, l'on impose;
Et comme on est quelqu'un, on sert à quelque chose!

VALENTINE.

Mais enfin qu'a-t-il fait? et comment a-t-il pu?...

DUBREUIL.

Voyant que tout espoir d'accord était rompu,
Il est allé trouver le colonel lui-même,
A démontré des faits la conséquence extrême,
Comment les torts réels venaient de l'officier,
Qu'il avait insulté ton frère le premier,
Qu'il avait même été jusqu'à tirer son arme...
Sur quoi le colonel, prenant un peu l'alarme,
A mandé le coupable, et, par un ordre exprès,
Le consignant chez lui...

VALENTINE.

Mais, s'il rompt ses arrêts?

DUBREUIL.

Il a deux fusiliers de planton à sa porte.

VALENTINE.

Il n'importe, j'ai peur!

DUBREUIL.

Comment veux-tu qu'il sorte?

VALENTINE.

Je ne sais, mais j'ai peur. Venez!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

Il vit!

VALENTINE.

Il vit!
Soyez béni, monsieur!

DUBREUIL.

Eh bien! l'avais-je dit?
Ce Dufournelle...

VALENTINE, à Maurice.

Mais... il est blessé, peut-être?

MAURICE.

Blessé? Non, grâce au ciel!

DUBREUIL.

Comment pourrait-il l'être?
Quand monsieur Dufournelle, empêchant le combat...
Allons, sèche tes pleurs!...

VALENTINE.

Le puis-je? Le débat
Peut renaître demain!... Demain son adversaire
Est libre...

MAURICE, vivement.

Non,... calmez vos angoisses! L'affaire
Est finie, arrangée, éteinte pour toujours!

DUBREUIL, dans l'enchantement.

Cet homme-là ne fait rien à demi!... Je cours,
Je cours lui rendre grâce, et puis, sans plus attendre,
Je le ramène ici comme un fils, comme un gendre.

MAURICE, vivement.

Un gendre?

DUBREUIL.

S'il vous plaît, mon cher monsieur! Demain
Le contrat.

Mouvement de Valentine.

Pourrais-tu lui refuser ta main,
Lorsqu'en un même jour il a sauvé ton frère,
Et, sache-le, doublé le crédit de ton père?...

A Maurice.

Devant de pareils faits vous restez ébahi!
Vous voyez qu'un marchand même de cuir bouilli
Peut dans l'occasion ne perdre pas la tête,
Et que le caoutchouc ne vous rend pas si bête!
Je cours et te l'amène!

Il sort.

SCÈNE XVIII.

MAURICE, VALENTINE. Elle dit tout bas à Thérèse de s'éloigner.

MAURICE, à part.

Ah çà! qu'ai-je donc, moi?

Il s'appuie sur le dos d'une chaise.

Je chancelle.

VALENTINE, à part.

A présent que je n'ai plus d'effroi...
Ce visage attristé me fait mal.

MAURICE, avec force.

Voici l'heure !
Il me faut emporter son âme... ou que j'y meure !
S'asseyant malgré lui.
J'aurai du mal !

VALENTINE, allant à lui.

Mon Dieu ! comme vous pâlissez !

MAURICE.

Rien ! j'ai couru peut-être à pas un peu pressés
Pour vous calmer plus tôt...

VALENTINE.

Au sujet de mon frère ?
Et pas un mot de moi, pas un mot de mon père !
Vous pâlissez encor !

MAURICE.

C'est possible... Ce coup...

VALENTINE.

Comment ?...

MAURICE.

Ce mariage annoncé tout à coup...

VALENTINE.

Oh ! ne me dites pas que c'est cette nouvelle !
Après ce que je dois à monsieur Dufournelle,
Je suis heureuse et fière en lui donnant ma foi...
Mais penser que quelqu'un souffre à cause de moi,
Et surtout quelqu'un qui... comme vous... Ah ! de grâce !
Pardonnez-moi le mal qu'il faut que je vous fasse !

MAURICE.

Eh ! quoi, mademoiselle ?

VALENTINE.

Et pour qu'en votre cœur
Ce jour ne compte pas comme un jour de malheur,
D'une enfant écoutez la voix ! A ma prière,
Ouvrez à vos talents quelque belle carrière ;
Montez, montez au rang où déjà je vous voi.
Et que je puisse dire : Il est heureux sans moi !

MAURICE, à part.

Allons !

Après un silence

Une carrière !... Hélas ! mademoiselle,
J'en avais une...

VALENTINE.

Vous ?... Comment ?

MAURICE.

Une bien belle.

VALENTINE.

Pourquoi l'avoir cachée ?...

MAURICE.

On ne m'eût pas compris ;
De cet état, je crois, on n'eût pas vu le prix.

VALENTINE

Quel est-il donc ?

MAURICE.

Depuis six ans je m'y prépare...

VALENTINE.

Six ans ! mais il veut donc un mérite bien rare ?

MAURICE.

Ce qu'il veut, c'est un cœur tout entier! Ce qu'il est :
Il est grave et charmant, honnête et noble! Il plaît,
Il épure, il élève!

VALENTINE.

Et cet état étrange,
C'est...

MAURICE, souriant.

L'état de mari.

VALENTINE.

De mari! quoi! qu'entends-je?

MAURICE.

Si vous saviez combien d'amélioration
Je comptais apporter dans ma profession!

VALENTINE, souriant.

Ah!

MAURICE.

C'est une carrière entièrement nouvelle!
Car, cela fait pitié, tout le monde s'en mêle,
Et personne aujourd'hui n'en sait le premier mot.

VALENTINE.

En vérité?...

MAURICE.

D'abord, clause importante, il faut
Qu'au moins deux ans d'avance on connaisse sa femme. .

VALENTINE.

Mais alors, vous, monsieur...

MAURICE.

Moi! moi! l'œil de mon âme
La suit depuis dix ans! Elle est là, je la vois,

Je pourrais vous la peindre. Oui ! la première fois,
Me disais-je, qu'à moi s'offrira son visage,
Elle aura dix-sept ans, dix-sept, pas davantage ;
Je veux perdre le moins possible de ses jours !...
Ses cheveux seront... blonds ; ses yeux... bruns... Ses discours
De la douce pitié sembleront l'interprète...
Sans jamais faire un vers, son cœur sera poëte ;
Son esprit... ô mon Dieu ! comment vous exprimer
Tout ce que je rêvais afin de le former ?...

VALENTINE, qui pendant le couplet s'est rapprochée de la table avec embarras, prend son ouvrage et s'assied en jouant l'aisance.

En vérité ?... Comment ?...

MAURICE.

Les hommes, d'habitude,
Ne cherchent qu'un chemin aux honneurs dans l'étude,
Moi, je n'étudiais, ne lisais, ne pensais
Que pour instruire un jour celle que j'attendais !
Comme aux jours du printemps la tendre prévoyance
Du jeune oiseau, déjà maternel par avance,
Forme avec mille objets diligemment glanés
Un nid pour ceux qu'il aime avant qu'ils ne soient nés,
Ainsi, moi, pour cette âme inconnue et choisie
J'allais cueillant partout des fleurs de poésie ;
Un trait noble, un chant pur, une grande œuvre d'art,
Tout ce que je trouvais de beau : c'était sa part !

VALENTINE.

N'écoutons pas.

Elle travaille avec agitation.

MAURICE, se plaçant derrière le fauteuil où elle est assise.

Et puis, croyant la voir paraître,
Je lui parlais, je lui disais : Cher et doux être,

O toi, vers qui mon cœur do si loin est venu,
Ne me repousse pas après m'avoir connu !

VALENTINE, travaillant toujours.

Oh ! j'écoute, j'écoute.

MAURICE, toujours derrière le fauteuil de Valentine.

Il est vrai, ma tendresse
Ne pourra t'apporter ni gloire ni richesse ;
Mais qui serait pour toi ce que, moi, je serai,
Puisqu'à toi-même, enfant, je te révélerai ?
Je nourrirai ton cœur des fruits de la science
Que tu parfumeras, toi, de ton innocence,
Et, tous les deux ainsi nous servant de soutien,
Je serai ton ouvrage et tu seras le mien.

VALENTINE, qui pendant ce couplet a montré sur son visage de la surprise, de l'émotion, et a laissé tomber son ouvrage, se lève vivement au dernier vers et passe de l'autre côté du théâtre.

Faites, faites, mon Dieu ! que mon cœur se rappelle
Qu'Octave fut sauvé par monsieur Dufournelle !

MAURICE, se rapprochant d'elle avec une émotion sérieuse et croissante.

Ce n'est pas tout encore. Oh ! j'aimais à rêver
Un bonheur plus austère... un devoir !... Élever,
Élever avec elle un être aimé comme elle,
Vivre tous deux penchés sur cette âme immortelle,
Deviner chaque instinct pour le purifier,
Épier chaque élan pour le fortifier,
Nous agrandir nous-même en cette sainte tâche,
A lui servir d'exemple aspirer sans relâche,
Et, nous affermissant ensemble au droit chemin,
Vers Dieu monter tous trois en nous donnant la main !

VALENTINE, s'éloignant encore d'un pas, et comme si elle disait une prière.

Mon frère fut sauvé par monsieur Dufournelle?
Mon frère fut sauvé...

MAURICE, la suivant, et avec exaltation.

Dites, mademoiselle,
Contre un pareil lien quel pouvoir prévaudrait!
De tout ce qui détruit il se fortifierait!
Oui, le bien qu'aura fait la noble jeune femme,
Conservant son visage aussi bien que son âme...
Le temps même, le temps, à sa pure beauté
Aura, ce semble, autant apporté qu'emporté.

D'une voix qui s'affaiblit.

Et lorsque enfin viendra le moment qui sépare...
Le pieux souvenir d'une union si rare...
L'inébranlable foi dans l'immortalité...
Que donne un sentiment... que tout a respecté...
L'extase... que répand... dans les cœurs sans reproche
La terre .. qui s'éloigne... et Dieu qui se rapproche...
Tous... les... Ah! je me meurs!

Il s'appuie en chancelant sur un siége.

VALENTINE.

Dieu! sur vos traits descend
Une pâleur mortelle! Ah! qu'avez-vous?...

Voyant du sang sur la main de Maurice.

Du sang!

MAURICE, d'une voix faible.

Une atteinte légère au bras... rien! je vous jure!

VALENTINE.

Ciel! une blessure!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, entrant vivement.

Oui, ma sœur, une blessure...
Légère, grâce à Dieu!

MAURICE, à Valentine.

Vous voyez!

OCTAVE.

Que pour moi,
En me sauvant... il vient de recevoir...

VALENTINE.

Pour toi?
Mais monsieur Dufournelle...

OCTAVE.

Ah! notre capitaine
De ses arrêts, parbleu! se mettait bien en peine!
Il s'est par la fenêtre élancé bel et bien.

VALENTINE, à Maurice.

Et vous! vous! son sauveur!... vous ne m'en disiez rien!
Et vous nous laissiez croire... Où s'égare ma tête?
Votre sang qui coulait?

MAURICE, avec plus de force.

Il s'arrête, il s'arrête!

VALENTINE, à Octave, en montrant Maurice.

Mais qu'a-t-il fait? Comment?

OCTAVE.

Au milieu du combat,
D'un coup désespéré mon adversaire abat
Mon arme de ma main...

VALENTINE.

O ciel!

OCTAVE.

Et le front blême,
Fou de rage, emporté par son mouvement même,
Fond sur moi!... J'étais mort!

Montrant Maurice.

Lui, prompt comme l'éclair,
Se jette entre nous deux! Il ramasse mon fer...

MAURICE, voulant l'arrêter.

Mais... de grâce!

VALENTINE, à Octave.

Poursuis! va!

OCTAVE.

D'une main certaine
Fait voler à son tour l'arme du capitaine,
Puis, marchant aussitôt vers lui : Monsieur, dit-il,
Je viens de vous sauver du plus mortel péril...
Sans moi, vous égorgiez un homme sans défense!...
L'officier tressaillit... Je veux ma récompense...
— Laquelle ? — Accomplissez un acte plus qu'humain :
Allez à ce jeune homme, et tendez-lui la main!

VALENTINE.

Que c'est beau!

OCTAVE.

L'on s'écrie... On s'émeut, on s'embrasse;
Et c'est en s'embrassant que l'on voit qu'à ma place,
Et lorsque entre nous deux il s'était élancé,...
Cet ami généreux avait été blessé!

VALENTINE, allant à Maurice.

Monsieur! comment vous dire? O ciel! un trait semblable...
Je...

Elle lui baise la main.

Ce que je fais là n'est pas très-convenable...
Mais je n'ai jamais pu m'en empêcher!...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Mon fils!

OCTAVE, présentant Maurice.

C'est lui qui m'a sauvé, lui seul!

DUBREUIL.

J'ai tout appris.

OCTAVE.

Comme il sauva Delmas de toutes les misères!

DUBREUIL.

Ah çà! de tout le monde il fait donc les affaires,
Ce diable d'homme oisif? et, sans qu'on s'en doutât,
Il est donc bon à tout?...

MAURICE, souriant.

Quand on n'a pas d'état!

VALENTINE, souriant.

Pardon, vous vous trompez; j'ai votre confidence :
Vous en avez un!

DUBREUIL.

Lui?

VALENTINE, souriant, avec hésitation et tout en prenant le bras de son père.

Mais seulement je pense
Que... l'exercer tout seul serait un embarras,
Et qu'un associé ne vous déplairait pas :
Voulez-vous m'accepter?

MAURICE.

O chère Valentine!

DUBREUIL.

Mais vous perdez tous deux la tête, j'imagine.
Il te dit : Valentine, et tu lui réponds, toi,
État... associé... Par grâce, au moins, dis-moi
Ce qu'il est, ce qu'il fait, comme il faut qu'on le nomme;
Parle!

MAURICE, souriant.

Un homme inutile, essayant d'être un homme!
Le monde veut qu'on ait une profession,
Et le monde a raison; mais, par exception,
N'êtes-vous rien : tâchez que votre exemple enseigne
Qu'on peut faire du bien quoiqu'on n'ait pas d'enseigne;
Et, pour que l'on pardonne à votre oisiveté,
Utilisez un peu votre inutilité.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

21304

VARIANTE.

La musique du morceau se trouve chez M. Choudens, éditeur, rue Saint-Honoré. Et quant aux artistes qui ne chantent pas, voici une variante qui permet de supprimer le chant.

SCÈNE IX.

VALENTINE.

Et ne pouvoir chanter cette touchante page!

MAURICE.

Il est vrai que du chant rien ne vaut le langage;
Mais je puis en français vous dire ce morceau,
Pendant que vous jouerez l'air sur le piano.

VALENTINE.

C'est vrai!

Elle se met au piano et joue l'air, pendant que Maurice récite les vers suivants :

Mon sang jaillit, mon flanc ouvert me brûle!...
Je sens à mon cœur qui bat lentement,
Que de mes jours voici le crépuscule...
Dieu! tu le veux! Ah! je meurs en t'aimant!
Oui, oui! ce que je portais en mon âme
Dois, je le sens, vivre autant que mon âme!
Ce qui me fut sacré comme un autel
Ou m'embrasait d'une céleste flamme,
La liberté, l'amour immortel,
Sont là devant moi comme deux beaux anges,
Et, de la terre abandonnant les fanges,
Je sens un souffle qui m'emporte au ciel!

La musique s'arrête. Valentine se lève et quitte le piano.

VALENTINE.

Quelle musique! et quelle poésie!
De pitié, de respect, on a l'âme saisie.

Digitized by Google

N.º d' invent: 317